

Québec français



Magie noire

Luc Bureau

Number 112, Winter 1999

Géographies de l'imaginaire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56259ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

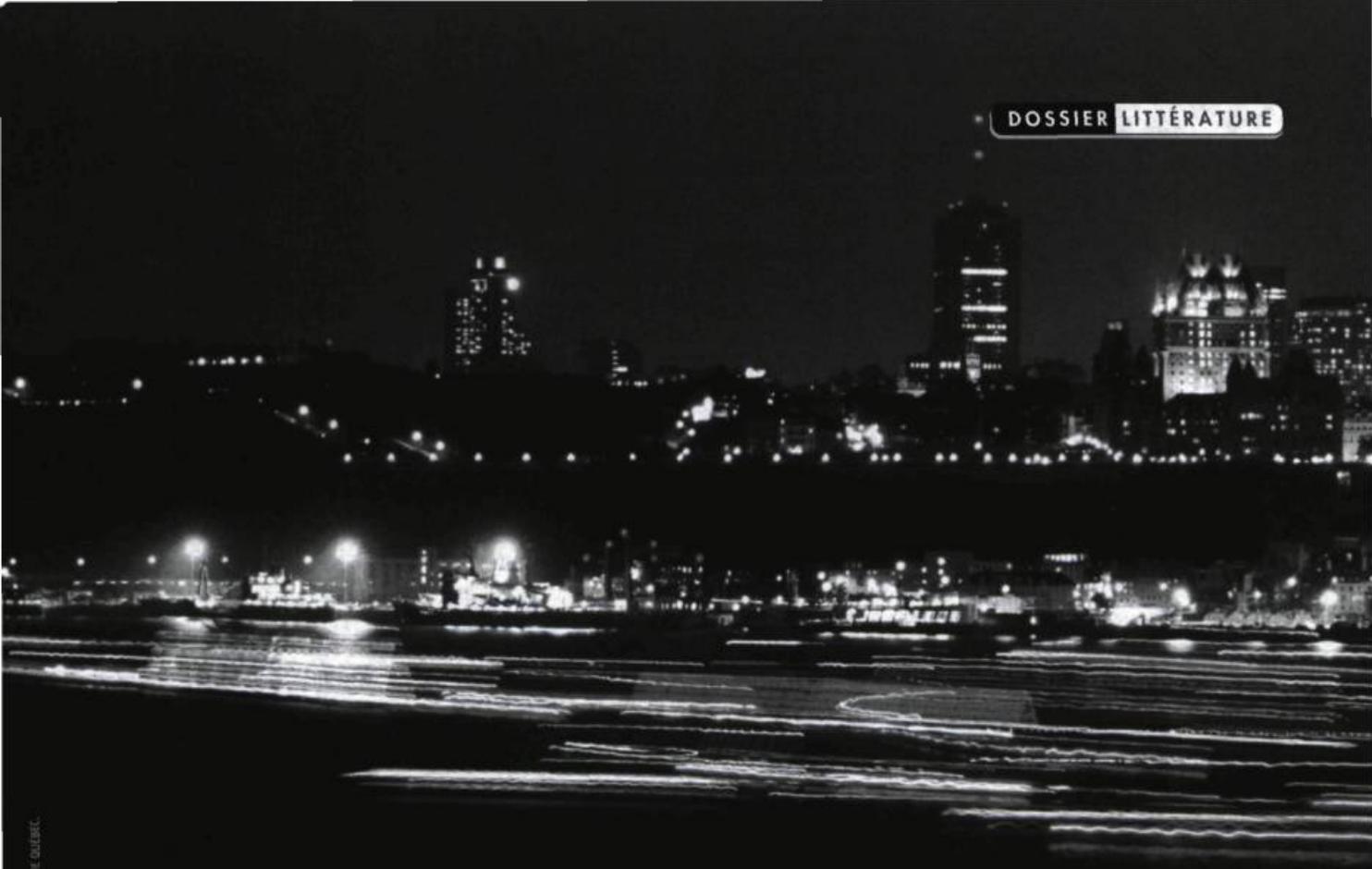
0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bureau, L. (1999). Magie noire. *Québec français*, (112), 75–77.



Magie noire *

PAR LUC BUREAU**

Cette nuit-là n'avait pourtant rien de particulièrement remarquable. Il neigeait à peine sur la ville devenue un peu plus silencieuse et odorante avec l'avancée des heures. Richard Noiron venait tout juste de sortir du restaurant « Le Prélude » sur la rue de l'Église et entamait comme d'habitude une longue marche de digestion avant d'entrer dans son trois-pièces. Après avoir tourné à gauche par la rue des Orphelines, il obliqua à droite rue du Parloir, puis entreprit la descente légère du Très-Saint-Sacrement. C'est là que, brusquement, tout se dérégla, que le monde se dédoublait soudain en une matière aérienne.

Ça ne pouvait être l'effet du vin ; Richard n'avait bu qu'un quart de rouge tout au long du repas. Et pourtant les objets

autour de lui semblaient bel et bien se détacher du sol. Les maisons s'envolaient et s'épanouissaient en corbeilles à plusieurs mètres de leurs assises habituelles. Même le gros clocher de la cathédrale était gagné par la magie de l'envol. À sa droite, un peu plus loin, au-dessus du parc des loisirs, dit les Jardins suspendus, la cime des arbres faisait du surplace aérien. C'était comme si la loi de la gravitation ne s'exerçait plus, ou mieux ne s'exerçait plus qu'à l'envers : plutôt que d'être attirés vers le centre de la terre, les corps participaient d'une poussée élévatrice, à la manière d'un aérostat. Intrusion folle, énergiquement contestataire, d'une verticalité ascendante qui défiait la nécessité horizontale ou le « ça va de soi » du quotidien. À cet instant, Richard Noiron secoua la tête pour se

débarrasser à la fois de la neige fine qui poudrait ses cheveux et de ce qu'il croyait être une hallucination visuelle passagère. Si les flocons de neige se résignèrent sous la secousse à quitter leur refuge commode, l'expérience des modifications spatiales qu'il venait d'éprouver s'accrocha ferme à son esprit. « Quelle diablerie y a-t-il là-dessous ? » se répétait-il au fil des rues qu'il emprunta comme un somnambule pour entrer chez lui.

À peine la porte refermée, il se dévêtit et se coula dans le bain ; c'était comme une escale après des heures agitées de haute mer. Mais peu à peu la même inquiétude de pensée le saisit. Il lui semblait que son amour-propre était gravement en péril : il éprouvait une sorte d'humiliation de l'esprit de ne pouvoir

trouver d'explication à un phénomène aussi simple. Des hypothèses de fortune lui bâtonnaient sans arrêt le cerveau, tantôt celle d'un piège grossier tendu par ses sens, tantôt celle d'une vaine fantaisie fabriquée de toutes pièces par son imagination, tantôt celle encore plus risquée d'une singulière aptitude de la nuit à mettre le monde à l'envers, à transformer la ville de tous les jours en une autre ville. « Quoi ! lâcha-t-il en esquissant un sourire d'incrédulité, la ville ne dormirait donc pas dans son lit terreux durant la nuit ; elle profiterait du manteau de l'obscurité pour se délester de ses lourdeurs et s'envoyer en l'air ». L'étrangeté de cette pensée lui fit craindre que la baignoire ne s'envolât ; il en sortit d'un bond, heureux que le plancher fût encore sous ses pieds.

Il n'était pas question d'aller plus loin, de se miner davantage l'esprit avec une énigme aussi coriace. Mais il est des nuits où le destin des êtres est de rivaliser avec Œdipe. Richard s'alluma une cigarette ; la fumée s'enroula vers le plafond. Le hasard voulut — mais était-ce un hasard ? — qu'en obliquant vers la bibliothèque afin d'attraper le cendrier-cymbale, il surprit un livre en flagrant délit de « forjeture », de sept à huit centimètres au moins. Qui avait pu faire ça ? Sa compagne de lit occasionnelle ? La femme de ménage ? Rien ne le mettait plus en rogne que le désalignement de ses livres. Sans pitié pour leur contenu, il en avait déjà liquidé plusieurs dont le format incommode contrariait tout effort de discipline. Il saisit le délinquant d'occasion de sa main droite et s'appretait... Il s'arrêta net. Il reconnut l'irrésistible magnétisme du diable.

On simplifiera de manière honteuse ce qu'il advint par la suite. Haletant d'espoir et de déraison, comme s'il voulait dans un premier temps mettre à l'épreuve l'évidence de l'objet, Richard fit rouler les pages en accéléré en serrant le pouce contre la tranche de l'ouvrage. Un mince ouvrage à tous égards, aussi discret dans une bibliothèque qu'une vieille malle dans un grenier, dont on risque longtemps d'oublier la présence. Il lut à nouveau le titre, à voix haute cette fois : *Paris de nuit*. Il se souvenait d'avoir feuilleté à l'occasion ce curieux album de photos, signé Brassai, mais jamais il n'avait ressenti un tel tremblement de tête qu'à cet instant. Chaque image lui semblait un scandale de subversion et d'émerveillement : les

ombres projetées sur les allées du jardin du Luxembourg par des grilles invisibles composaient les verrières rigoureusement géométriques d'une cathédrale de géants ; l'ombre des arbres sur le mur de la prison de la Santé suggérait les coulées de sang d'évasions manquées ; les deux arches sombres du Pont-Neuf se reflétant dans les eaux de la Seine évoquaient d'assez près les yeux et le nez d'un visage dévotieux. Sans soupçonner qu'il plagiait la formule de quelqu'un d'autre, il murmura mot pour mot : « cet album est une véritable symphonie en noir majeur »... et s'endormit dans son fauteuil.

Ce sommeil de Richard est pour nous une bénédiction. Il nous permet de gérer le reste du texte à notre guise. Et d'abord de pointer du doigt, pour les mettre aussitôt en oubli, d'autres œuvres et sortilèges que l'alchimie nocturne cuisine dans ses creusets. Par exemple :

- que le tour de taille informe et immensurable de la ville diurne s'amaigrit en un corps de ballerine avec la progression de l'ombre ;
- que des rues, places ou quartiers endormis comme des lézards le jour s'animent et s'enflamment jusqu'au délire la nuit ;
- que d'autres rues, places ou quartiers rendent l'âme du crépuscule à l'aube ;
- que les villes changent de sexe quelques minutes après le coucher du soleil ;
- que la puissance de l'ombre fait de la laideur des villes un motif de beauté.

Magie de la nuit. L'ordre diurne tombe en guenilles. Le monde se disloque et recule vers ses origines. La sagesse proverbiale qui commande « Une place pour chaque chose... » tourne de l'œil : rien n'est à sa place, chaque place abrite de multiples présences. Des relations étranges se nouent entre les êtres. Ici, un subalterne prodigue des conseils de prudence et de bonne gestion à un cadre supérieur diplômé d'une très grande école. Là, le patron d'une entreprise industrielle confie ses défaillances conjugales à l'oreille complaisante d'un barman. Un éditeur, la mine éplorée, écoute les sanglotements d'un auteur refoulé. Ailleurs, les truands, les ribauds, les fantômes divers, les vampires et les vamps composent eux aussi le blason de l'humanité noxiale.

Comment dire cette essence singulière de la ville nocturne ? Appeler à la barre un expert en la matière. Comme plusieurs autres esprits fantasques de sa génération, Paul Morand est d'avis que l'homme est un animal nocturne, que les lits sont des cercueils prématurés (c'était au temps où l'on ne se couchait jamais !), qu'il se passe en une seule nuit dans la ville plus de miracles que dans tous les sanctuaires patentés de la planète. L'écrivain, qui a vu beaucoup de villes dans sa carrière diplomatique, nous dit qu'il en a vu le double. Ce n'est pas là une plaisanterie. Il faut le croire sur écrit. C'est dit en toutes lettres dans les premières lignes du texte qu'il consacre à la présentation de l'album de Brassai : « La nuit n'est pas le négatif du jour ; les surfaces ne cessent pas d'être blanches pour devenir noires : en réalité, ce ne sont pas les mêmes images. Tout s'est déformé, le soir, en une divagation crépusculaire, suivant des perspectives irréelles. C'est une création qui n'est pas forcément démoniaque... mais qui cependant surprend et trouble par son étrangeté. Paris, capitale de la Raison, nef toujours à flot, ville-lumière, n'y échappe pas plus que les autres masses urbaines ».

Morand est catégorique : la ville de nuit ne s'oppose pas à celle du jour (comme les surfaces noires s'opposent aux blanches), elle devient une *autre* ville : où « tout s'est déformé », où tout « surprend et trouble par son étrangeté ». Géographes ! deux fois sur le métier remettez votre ouvrage. Ce que vous explorez et cartographiez avec tant de rigueur et de mérite le jour s'abîme ou s'altère la nuit. Prodigieuse anamorphose des objets et des corps, liquéfaction des repères perceptuels, transgression des conventions de la vie de tous les jours : parce que la ligne de partage entre le réel et l'irréel, la présence et l'absence, l'ordre et le chaos, divague et perd son efficacité. Dans l'alternance du jour et de la nuit, une même ville s'emploie au dédoublement de son être. Ville-Jekyll et Ville-Hyde.

Essayons sur nous-mêmes la méthode. Je récite des noms de villes à la manière décontractée d'un surréaliste d'occasion : Montréal, Houston, Québec, Paris, Ottawa (pourquoi Ottawa ?), Venise, Toronto (pourquoi Toronto ?), Chicago... Je cours le risque de la redite en évoquant un rapport de circonstance : Montréal la nuit, Houston la nuit, Québec la nuit, Paris

la nuit, Ottawa la nuit, Venise la nuit, Toronto la nuit, Chicago la nuit... Ces deux énumérations renvoient-elles aux mêmes villes, ou plutôt aux mêmes images de ces villes ? Sinon qu'est-ce qui a changé ? Pourquoi dit-on rarement « Montréal le jour », « Houston le jour » et ainsi de suite ? Existe-t-il des villes auxquelles le complément « nuit » va mieux qu'à d'autres ? Lesquelles ? Je confesse tout de go que la perspective d'un « Ottawa by Night » m'émoustille autant l'esprit qu'un documentaire sur la pêche aux moules présenté en reprise à la télé à quatre heures du matin. Je résiste à l'envie d'aller plus avant dans cette voie du dé-nigrement.

* * *

L'écriture nous entraîne parfois dans des voies déroutantes. Décroché complètement de mon plan initial, me voici dans l'obligation de conclure ce texte par ce qui devait en être l'introduction. Chacun a sa manière de voir et de décrypter le monde. Il va de soi que la mienne, en tant que géographe, doit se conformer aux canons impérieux de l'objectivité. Il n'y a pas de place dans mon métier pour la

fiction, les faux-semblants, les paysages en lévitation. Cela porte verdict sur l'inanité de mon enquête. Comment peut-on imaginer un aussi étrange accouplement que la « géographie » et la « nuit », alors qu'il est de la nature de la première de voir et de faire voir les paysages du monde, tandis que la seconde s'emploie à brouiller la vue, à obscurcir ces mêmes paysages jusqu'à leur effacement total parfois. La nuit, cela est certain, n'offre aux géographes d'autre alternative que de dormir ou de sacrifier à Vénus... ou à leur Macintosh. Semblable à ces guerriers de jadis qui rentraient le soir venu dans leurs camps respectifs et attendaient au lendemain pour reprendre leur corps à corps, l'armée des géographes se débande durant la nuit ; c'est comme si la tombée du jour marquait pour eux la disparition de leur objet de connaissance. La Terre n'existe plus ; la ville s'enfonce dans le néant. Conclusion raisonnable : on ne peut être pleinement géographe qu'à mi-temps.

C'est un horizon trop à courte vue. La mise en cercueil de la nuit dans nos pensées et nos pratiques disciplinaires ne peut mener, paradoxe suprême, qu'à un obscurantisme d'autant plus troublant qu'il

paraît difficile de poser un regard sur l'homme et de comprendre les lieux de son existence sans se référer à une vision du sujet humain dépassant le cadre mutilé ou tronqué de sa seule diurnité. Comment briser cette domination ? La prise en compte de la nuit exige bien plus que l'installation d'un dispositif d'éclairage artificiel ; elle commande rien de moins que le passage d'une conception mimétique de la géographie à une conception créatrice, imaginative, rêveuse. À ce point-là, géographie et écriture s'enchevêtrent au point de fusionner. *Géographie* : terre écrite, terre d'écriture, écriture de la terre...

* Le présent texte reprend les principaux éléments d'une communication présentée à la 23^e Rencontre québécoise internationale des écrivains tenue à Montréal du 26 au 30 mai 1995.

** L'auteur est professeur de géographie à l'Université Laval. Il a publié quelques essais remarquables, dont *Entre l'Éden et l'Utopie*, *La terre et moi* et *Géographie de la nuit*.

Ian MacKinnon-Person, *Clair de lune sur les toits de Québec* (détail), vers 1949, Musée du Québec.

